

# le libertaire

## hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

### ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an . . . . .	6 fr.
Six mois . . . . .	3 fr.
Trois mois . . . . .	1 fr. 50

### ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal  
à l'Administrateur

### ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . .	8 fr.
Six mois . . . . .	4 fr.
Trois mois . . . . .	2 fr.

## PASSEZ, MUSCADE !

La farce de la souveraineté populaire est jouée. Le dernier acte, celui du balottage, finit sur quelques cabrioles prévues (rétablissements, sauts à droite, etc.) sur quelques sempiternels concetti (canaille ! menteur ! assassin !) des personnages restés en scène. Le bon public s'en va dormir, maintenant, comme dans la chanson de Malborough, les uns avec leurs femmes et les autres tout seuls. Il va dormir pendant quatre ans !

Etais-il bien éveillé ? Hélas, pas le moins du monde. Il était allé à la foire électorale, ce bon public de votards, plutôt en somnambule, porté là sans savoir pourquoi, ses facultés de vouloir par lui-même paralysées depuis l'école, ses rares heures de conscience anéanties dans le dur labeur quotidien.

A l'école, on lui a dit : Quand tu sortiras d'ici, tu entreras dans une société bien faite ; tu trouveras ses cadres tout préparés, il ne te restera plus qu'à essayer de pénétrer dans le meilleur. Il y a la propriété et la mendicité ; il y a les patrons et les ouvriers ; les bons travaux et les pires ; les juges et les délinquants ; les faiseurs de lois et les carrés de papier qui les désignent, etc., etc. Tu n'as pas à te demander le pourquoi de ces choses. Tu dois d'abord obéir ; tu commanderas après, si tu peux.

Des institutions admirables, parfaites ou peu s'en faut, nous régissent. Le sang de tes aïeux fut versé pour les obtenir ; elles sont le gage de toutes nos précieuses libertés ; il serait fou ou criminel de leur refuser soumission. Autrefois, oui, la révolte était légitime : c'était le règne des tyrans ; c'était la dîme, la gabelle ; le serf était taillable et corvéable à merci. Autrefois on avait affaire à des hommes, soi-disant investis de droit divin. Mais aujourd'hui le peuple est libre, le peuple est souverain ; il n'est plus devant lui que des institutions, les institutions qu'il s'est libérément données, et c'est bien différent.

Et le peuple, le cerveau ainsi pétri, ne voit pas que son sort matériel est resté le même, que la vie a pour lui les mêmes risques, les mêmes misères, les mêmes labours sans joie, et que ses chaînes, pour être républicaines, n'en sont pas moins bien rivées dans ses chairs misérables.

Il ignore qu'à moins de remonter à la pleine barbarie, les hommes ne commandaient tout seuls autrefois ; qu'il y eut toujours des institutions ; que le servage en était une, l'autocratie une autre et ainsi de suite ; toutes institutions dûment établies et défendues au nom de très respectables principes ou soi-disant tels, — comme aujourd'hui.

Mais le peuple n'a pas même le temps de s'informer. Comment s'étonner, après tout cela, de ses mœurs moutonnières et des facilités qu'on a de le prendre à la pipée des mots !

Ah ! elle est copieuse la tâche éducative qu'il nous faut accomplir. Nous y pourrions renoncer, s'il la fallait poursuivre avec les seuls moyens de la raison. Un levier autrement puissant est dans l'exemple donné, heureusement.

Et voici, selon moi, le bon exemple à proposer. Renforçons les syndicats, aidons-les à obtenir des améliorations réelles : diminution des heures de tra-

vail, organisation du travail par les travailleurs eux-mêmes, hygiène de l'atelier et des manipulations, etc ; essayons de porter à la puissance révolutionnaire ceux qui en sont éloignés ; veillons à ce que le parlementarisme ne s'introduise nulle part. Multiplions les groupements libres ; développons leur champ d'action ; intensifions leurs efforts et arrachons, par de tels groupements, les droits qu'on nous conteste ou les libertés qu'on nous dispute.

Persévérons. Au bout d'un temps, une portion du prolétariat inconscient nous aura suivi et nous aurons à mettre sous les yeux du reste une telle moisson d'avantages réels que bien des yeux s'ouvriront. Le peuple verra enfin comme objets

réels, dans un plateau, les résultats obtenus par l'action directe, et dans l'autre, ceux que valent l'action parlementaire. La meilleure des démonstrations sera faite.

Les tréteaux populaires sont maintenant déserts. Le dernier candidat a lancé un ultime boniment, fait un ultime tour de passe-passe : la souveraineté du peuple est escamotée. E finita la comedia.

Oui, mais l'action révolutionnaire, et non pas seulement l'agitation révolutionnaire, n'a fait que commencer ! Heureusement pour toi qui produis tout sans rien posséder, toi qui souffres de tous les maux et ne jouis de rien, pauvre peuple, pauvre grand détroussé !

Pamphile.

## VICTOIRE !

C'est certainement « une grande et même une considérable victoire » que vient de remporter le P. S. U. — s'il faut en croire le citoyen Dubreuilh.

Pensez donc ! Le groupe parlementaire du Parti, qui compétait à la dernière Chambre 54 membres, se voit tout à coup porté au chiffre de 76 membres.

Il faut avouer que Dubreuilh se fiche agréablement de ses lecteurs. Une victoire remportée suppose un combat contre des adversaires ; mais comment avoir l'aplomb de qualifier du terme de « Victoire » ce qui n'est que le résultat d'un infame marchandise entre radicaux et socialistes. Combien de socialistes auraient été élus livrés à leurs seules ressources ?

Je dis que ce n'est que le résultat d'un marchandise infime : car, comment qualifier autrement cette entente, pour des intérêts électoraux personnels, deux ans après le massacre de Villeneuve-Saint-Georges ?

Avaient-ils assez crié, hurlé, tempêté, à cette occasion contre le ministère Clemenceau et la Chambre radicale-socialiste ? Et voilà : deux ans après ces événements, nous les voyons fusionner de nouveau et reconstituer, plus solide que jamais, le BLOC anticlérical ; chef-d'œuvre de la Démocratie policière et sociale !

Les radicaux ont passé grâce aux voix socialistes, et les socialistes ont passé grâce aux voix radicales. Voilà le fait et toutes les pitreries d'un Rouanet n'y changeront rien.

Nous allons donc être obligés, une fois de plus, d'entendre le coup d'État jaurassiste sur les grirrandes et profondes réformes que va entreprendre la nouvelle Chambre. Les Jaurès, les Sembat, les Rouanet et autres respectables gamaches vont pisser abondamment dans les colonnes de l'*Humanité* — la mère l'Oie des anticlériaux — pour démontrer que le Pays ne peut manquer d'entrer dans une nouvelle ère. Attendons-nous à des transformations sociales radicales ; nos modernes magiciens se font forts de changer de fond en comble l'ordre social et de terrasser le capitalisme.

Quant à la façon dont ils s'y prennent, c'est bien simple ; rappellez-vous encore une fois Villeneuve-Saint-Georges... ou plus près de nous, le 1<sup>er</sup> Mai 1910. Ce jour-là, au bois de Boulogne, nos sages gouvernans avaient pris soigneusement leurs mesures pour éviter qu'une manifestation paisible ne dégénérât en Révolution ; mais, chose étrange, les mesures d'ordre ressemblaient à un guet-apens. On avait permis la manifestation dans le bois, contrairement aux années précédentes, où les groupes et les rassemblements étaient dispersés silhouettes. Puis, autour du lieu où devait se tenir le meeting, on avait massé des forces militaires considérables ; de manière que si les manifestants, ne formant qu'un bloc, avaient voulu pénétrer dans Paris, ils devaient se heurter à la troupe. D'où un conflit

inévitable suivi d'une boucherie. Ce n'est pas mal imaginé.

Mais revenons à nos moutons... ou plutôt à nos bergers.

Dans *l'Humanité* du 4 mai, on pouvait lire une tartine signée Marcel Sembat, dans laquelle il prenait à partie Hervé, qui s'était rendu coupable du crime d'antiradicalisme.

Les raisons (?) de Sembat sont un modèle d'argumentation selon la méthode des Jésuites.

Je reproduis ici un passage de cet article, qui a été affiché dans les environs de Paris, où il a d'ailleurs soulevé des protestations indignées de la part de socialistes sincères. Le voici :

« Bravo ! La question sera posée ! Neutres entre Painlevé et Aufray ? Alors donc ! La bonne blague ! Il faut parler net, comme Hervé ! Etes-vous pour Aufray, pour Moro-Giafferi, pour Prache, pour Paulin-Méry, Hémard, Ménard ? Allez-y ! Votez pour ces gaillards-là ! Mais vous savez qu'en votant pour eux vous votez contre la République contre le socialisme, contre la classe ouvrière, le branle-bas — oh ! sans grand risque ! — avec la sainte de leur choix, et déclarer à qui veut les entendre qu'ils ont toujours professé pour Jeanne d'Arc la plus tendre des amours.

Contre la socialisme, puisque vous votez contre l'école laïque et pour la calotte.

Contre le socialisme, puisque vous votez délibérément les décisions du Congrès de Nîmes.

Contre la classe ouvrière, puisque vous votez pour les candidats du haut patronat, pour les candidats de Villemin, du Bâtiment, et de feu Marguery.

« Je suis tranquille ! Le seul danger c'était l'équivoque ou le silence. Le silence est rompu, l'équivoque impossible.

Le 8 mai, on put voir de ci de là s'établir à quelques fenêtres royalistes — car ce sont surtout les royalistes qui sont les industriels du culte nouveau, — le drapeau blanc et les fleurs de lys qu'on n'avait point vus, en France, depuis le départ un peu précipité de Charles X.

Il y a soixante-dix-neuf ans de cela ! Les progrès à reculons qu'a faits la bourgeoisie depuis cette période ne sont pas contestables.

Le drapeau du roi et celui de la sainte cluguent au vent. Et notre Premier ne dit rien ! Quels motifs sont les siens, et d'où lui vient cette complaisance subtile pour les supports de la réaction ?

A-t-il pour cela quelque raison de famille, M. Briand ? Descendrait-il de la Pucelle, par Mlle de Cerny ? Ou bien,

la sainte Philippe tombant le 1<sup>er</sup> mai,

nous prépare-t-il un achèvement vers la tête du Roi destinée à remplacer,

quand le Grand Jeune sera ministre d'Etat sous Gamelle, le grand jour des travailleurs, de ces travailleurs qu'il voulait mener naguère avec les piques et les fusils, et qu'il aurait si bien fait zigouiller l'autre jour par ses prétoriens et sa jécaille ?

Sembat ignore que la société capitaliste rend impossible le développement de la religion. L'homme religieux ne peut vivre que dans des conditions particulières, en dehors du capitalisme. C'est précisément ces conditions, ce refuge contre le monde qu'offre au religieux l'Eglise ; il lui est impossible de se développer extérieurement. Combien d'enfants élevés dans les écoles, dites religieuses, sont devenus socialistes, révolutionnaires ou anarchistes ? Quand Sembat aura monté que, seule, l'école laïque est capable de produire et de produire, en fait, des socialistes, je m'inclinerai. Jusqu'à cette démonstration, je reste convaincu que c'est le milieu économique qui dé-

termine la pensée socialiste révolutionnaire et non pas l'école, conçue abstraitemen, comme créatrice d'idées.

« Vous votez contre le socialisme, puisque vous votez délibérément les décisions du Congrès de Nîmes ! !

Pour le coup, voilà qui est admirable ; le socialisme est tout entier, non pas dans la masse ouvrière, mais dans les décisions de « des membres » du Congrès de Nîmes ! ..

Ah ! hypocrite canaille ! N'est-ce pas vous-même qui avez pris cette décision, avec la complicité de Jaurès ?

Vous avez réussi, suivant votre loubie habitude, à mettre la main sur un mandat de délégué ; car, n'est-ce pas, sans votre présence indispensable, le socialisme serait perdu ; puis, avec l'aide de compères qui ont réussi comme vous à se faire déléguer, vous avez décidé en cœur de faire alliance avec les radicaux aux élections prochaines !

Et vous reprochez maintenant à d'autres socialistes de violer ces décisions, que vous ne violerez pas, vous, car ce sont les vôtres ? Est-ce assez impudent ?

...Enfin « vous votez contre la classe ouvrière, car vous votez pour les candidats du Haut Patronat ! »

Clemenceau, Briand, Millerand, Vianvi n'étaient cependant pas des candidats du Haut Patronat ! N'insistons pas !

Oui, je suis tranquille ; le seul moyen c'était l'équivoque ou le silence. Maintenant, le silence est en effet rompu, l'équivoque est impossible.

H. Lantz.

## LA JEANNOLATRIE

La racaille cléricale, ayant besoin, pour sa politique, d'une sainte nouvelle, est allé chercher dans l'histoire un personnage adéquat à ce genre de fonction.

Elle aurait pu trouver autre chose : elle a pris Jeanne d'Arc, et fait de l'hystérique lorraine une sainte de guerre civile. Et ce ne fut pas le moins barbare que de l'affaire que de voir les cagoulards de toutes sortes et les réactionnaires de tous poils sonner, pour Dieu et la Patrie, le branle-bas — oh ! sans grand risque ! — avec la sainte de leur choix,

et déclarer à qui veut les entendre qu'ils ont toujours professé pour Jeanne d'Arc la plus tendre des amours.

Le 8 mai, on put voir de ci de là s'établir à quelques fenêtres royalistes — car ce sont surtout les royalistes qui sont les industriels du culte nouveau, — le drapeau blanc et les fleurs de lys qu'on n'avait point vus, en France, depuis le départ un peu précipité de Charles X.

Il y a soixante-dix-neuf ans de cela ! Les progrès à reculons qu'a faits la bourgeoisie depuis cette période ne sont pas contestables.

Le drapeau du roi et celui de la sainte cluguent au vent. Et notre Premier ne dit rien ! Quels motifs sont les siens, et d'où lui vient cette complaisance subtile pour les supports de la réaction ?

A-t-il pour cela quelque raison de famille, M. Briand ? Descendrait-il de la Pucelle, par Mlle de Cerny ? Ou bien,

la sainte Philippe tombant le 1<sup>er</sup> mai,

nous prépare-t-il un achèvement vers la tête du Roi destinée à remplacer,

quand le Grand Jeune sera ministre d'Etat sous Gamelle, le grand jour des travailleurs, de ces travailleurs qu'il voulait mener naguère avec les piques et les fusils, et qu'il aurait si bien fait zigouiller l'autre jour par ses prétoriens et sa jécaille ?

Mais Populo, que dit-il dans cette affaire ? Que fait-il, tandis que sous son

nez pend l'ordure jeannolâtre ? N'y a-t-il

plus de tronçons de choux, d'étrons ou de chiens crevés pour les jeter aux feux,

sur les oriflammes, les lampions

et surtout sur la sale gueule des boute-geois en mal de dévotion, des mangeurs d'eucharistie ?

Populo, il n'en est pas encore là. Il note. Il a même voté, à Versailles, pour le professeur Thalamas, estimant, sans

doute, qu'il lui suffisait d'aller aux urnes pour affirmer sa toute-puissance, et faire fuir à tout jamais les monstres répugnantes, les bêtes de la nuit, les puissances ténébreuses et néfastes.

Populo, mon pauvre Populo, ça n'est pas encore le bon moyen que tu as choisi. Tu ne seras vraiment libre qu'autant que tu te fourras de tous les drageaux : le fleurdelysé comme le tricolore avec tous les autres, et que tu auras l'audace de les embrasser tous et de te frotter de tout ce qu'ils représentent !

## L'HORREUR

Encore un, encore un malheureux qui tout gosse, tout petit môme, apprit en trainant ses galoches éculées sur les trottoirs de la Ville, un tas de choses que les petits garçons doivent ignorer ; encore un que la misère, la rue, le bistro souilleront de très bonne heure, qui fut, à l'âge où les petits garçons ne savent guère que sourire, une petite vermine vagabonde.

A neuf ans, il découchait déjà. Son brave homme de père, comme vous le pensez

ver, où l'on rissole l'été ; braves gens qui ne trainèrent jamais la savaie par les rues, en quête d'une croute de pain ou d'un « arlequin », braves gens qui furent choyés étant petits, qu'on préservait soigneusement des fréquentations dangereuses, qui n'eurent qu'à se laisser vivre honnêtement, bêtement.

Honnêtes gens qui couchent avec leurs bonnes, avec leurs ouvrières, leurs employées, qui exigent des caresses sous peine de renvoi, qui sèment des gosses comme on jette de la graine, au gré du vent, des gosses qui deviendront d'affreuses petites crapules parce que leurs mamans ne pourront les surveiller, les éduquer, leur faire une enfance souriante, avec des châtelaines, des gâteaux, des joujoux, des gosses qu'on laissera dans une maison de correction parce qu'ils auront chipé des pru-neaux ou une boîte de sardines à l'étalage d'un épicer, qui reviendront du bagne d'enfants plus aigris, plus pervertis qu'aujourd'hui, qui voleront, qui iront au bagne, qui en reviendront peut-être, et qui, grangrenés jusqu'à la moelle, commètront de monstrueux assassinats.

A mort, l'assassin !

L'assassin, monsieur, c'est vous, ce n'est pas Charles Ferdinand qui a coupé Elisa Vandamme en morceaux, c'est vous, c'est votre hypocrisie, votre férocité, votre argent, vos vices ; c'est vous qui faites les Charles Ferdinand, les Elisa Vandamme. C'est vous qui, sciemment, semez cette mauvaise graine, qui faites la misère et son cortège de monstres effrayants : c'est vous qui faites l'usine, l'atelier, où l'on crève à la peine en gagnant tout juste de quoi ne pas mourir de faim ; c'est vous qui faites le bistro, l'assommoir où Coureau vient noyer sa pensée dans un verre d'absinthe, où le misérable se réfugie pour ne pas entendre les criailles des gosses, les lamentations de la femme.

Eugène Pironnet.

me, la pauvreté, la désolation du réduit où il vit avec les siens.

— Patron, remettez-nous ça ! et le bistro verse du « casse-patte » ou de la « bleue » à pleins verres. Et le malheureux ingurgite les pires liquides, s'abrutit, ne pense plus, rentre en titubant chez lui, ne voit plus la vétusté de son intérieur et plein d'alcool, fait un gosse à sa femme.

Monsieur l'honnête homme, c'est vous qui faites l'usine, le bistro, et qui faites aussi le lupanar. C'est vous, avec les travaux de couture à peine payés qui contraignez les jeunes femmes à se prostituer ; c'est vous aussi qui, pour satisfaire les exigences de votre basse-vente, n'hésitez pas à semer de la douleur de la misère autour de vous ; c'est vous, les gens vertueux, qui soignez votre concupiscence en catimini, qui faites tant de pauvres filles, tant de pauvres Elisa Vandamme, tant de malheureuses !

Qu'on le guillotine ; eh bien ! et vous, Monsieur ?

Vous, oh ! je suis bien tranquille, on vous permettra d'assister aux séances de la cour d'assises quand on jugera Charles Ferdinand ; vous pourrez vous repaître d'horreur en flirtant avec d'élegantes voisines venues là pour goûter des sensations inédites, et vous obtiendrez un beau succès, le soir au café, en racontant comment le sinistre bandit a puis dépeçé sa victime.

Il faudra bien qu'un jour, pourtant, on mette un frein aux exploits du redoutable criminel que vous êtes, Monsieur, il faudra bien, à la fin, que l'on vous empêche d'aligner des cadavres sur votre chemin, de semer de la douleur, de l'effroi sur cette terre que vous embrasez et où la vie serait si belle, si vous ne l'empoisonniez point avec vos appétits, votre or, votre férocité d'exploteur, votre hypocrisie, bourgeois assassin !

Eugène Pironnet.

fé et que c'était pour cela qu'Hervé y était entré ! Or, comment s'y prendre, si on renonce au meilleur moyen de déparlementariser le parti, au moyen qui consiste à montrer preuves en main, surtout au moment de voter, l'inanité et la nocivité du parlementarisme ? Et cela, notamment, en ouvrant les yeux des socialistes votants sur ce que font ou deviennent les meilleurs comme le C. G. T. en cette affaire, d'autres, mieux que nous, se sont chargés d'apporter des critiques, rien que des critiques.

Comme partie positive, cela a été plutôt mince, si l'on en juge par l'exhortation d'Hervé sur la candidature Browning ou l'appel de Silvain pour le Parti Révolutionnaire.

Il faut être bien naïf pour croire en un mouvement sérieux, ou même une démonstration efficace par la seule puissance des pistolets automatiques.

Les forces policières disposent d'effectifs nombreux, disciplinés — ce qui est une force pour le combat. Chercher à entrer en conflit sur leur terrain c'est tout simplement de la folie.

Nous avons laissé passer des événements d'exceptionnelle gravité sans nous affirmer, faute de cohésion, d'une part, par manque de moyens, d'autre part. Les troubles du Midi, de Villeneuve-Saint-Georges, les es-sais de grève générale nous ont laissé désembrés. Hier, nous sommes restés inactifs pour le premier mai. Que nous réservons demain ? Journellement, des militants sont brutalisés dans les manifestations, passés à tabac par les policiers, condamnés par des juges féroces. Que faisons-nous ? Rien ! Parce que nous ne pouvons rien faire.

Nous ne pensons pas pouvoir tenir tête à la soldatesque avec des matraques ou même avec le Browning cher à Hervé.

Serions-nous mieux armés lors d'une insurrection ou d'une grève générale, pour « faire quelque chose ? »

Combien d'entre nous peuvent-ils fabriquer proprement un explosif ou engin quelconque avec des chances de ne pas y laisser leur peau ?

Attendre le jour de la Révolution pour s'outiller, c'est de l'enfantillage ; l'armement ne sera pas aussi aisément qu'on pourrait le supposer.

Faut-il donc oublier la réalité et parler toujours de lutte armée, sans y penser jamais ?

Partisans convaincus de la propagande par le fait, nous croyons indispensable de recourir à l'action violente pour donner de la publicité à nos doctrines, pour les propager et surtout pour créer de l'agitation, pour produire des situations révolutionnaires, qui déterminent les foules à agir révolutionnairement.

Adversaires irréductibles de l'autorité, logiquement dressés contre l'Etat, nous devons diriger nos coups contre les institutions qui nous oppriment : Police, Armée, Magistrature.

Pour que cette action soit intense, pour que seconds en soient les résultats, il convient de réunir nos efforts par groupes d'affinité composés d'un petit nombre de camarades qui se connaissent bien, s'accordent mutuellement confiance pour mettre en œuvre le facteur indispensable de transformation sociale : la Violence.

Violence raisonnée, systématique, et non plus aveugle. Cependant que l'initiative devra être laissée aux camarades qui sauront bien s'inspirer des circonstances.

Les occasions ne manquent pas de s'affirmer bruyamment. Que tous nos amis en prennent conscience et s'arment pour frapper avec force.

On ne peut être plus déloyal,

Mais c'est l'habitude chez les socialistes. Si nous feuillons la collection du journal du « Proletariat organisé », nous ne trouvons presque pas un numéro qui ne contienne des insultes à l'égard des militants révolutionnaires.

Il y a deux ans, à la suite d'attentats commis sur nos amis pendant la période des élections municipales, une rectification fut envoyée. Elle n'a jamais été insérée non plus.

Quelques camarades furent donc obligés de pousser une visite de politesse à l'Humanité et de chambarder les bureaux.

Pendant la campagne menée par la C.G.T., au sujet des retraites ouvrières, nous avons vu encore cette feuille immonde injurier les militants syndicalistes, ou du moins lancer contre eux des insinuations malveillantes.

L'incident Rouanet est trop près de nous pour qu'il soit utile de le rappeler.

Pour un journal qui dit être l'organe du parti de la lutte de classes, du parti de la Révolution, ces faits furent terriblement.

Nous ne faisons pas grief à l'Humanité d'être antirévolutionnaire ; c'est son droit ; mais qu'elle renonce à un titre menteur, à une façade trompeuse, et qu'elle nous fiche la paix.

Nous connaissons trop maintenant sa besogne antirévolutionnaire.

H. Cachet.

L'Humanité déclare, à propos d'une note parue dans la Presse, que ce journal en a menti. Certes, il y a un menteur en l'occurrence ; c'est l'Humanité, car elle a eu recours à la police. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois. Dans les réunions, on est souvent allé chercher les flics contre nous.

Nous ne nous en étonnons pas autre mesure, car flics et socialistes sont en bonne compagnie.

H. S.

## L'ACTION UTILE

## La Conquête de la rue

La rue est conquise ! a-t-on crié au lendemain de la manifestation Ferrer. Eh ! bien, aujourd'hui, il faut déchanter.

La rue n'est pas conquise, elle est à conquérir.

Pour dissiper toute équivoque, je voudrais établir un parallèle entre la manifestation platonique du 17 octobre qui fut tolérée, voire autorisée, et celle du 1<sup>er</sup> mai.

St, au 17 octobre, on laissa la rue aux manifestants, c'est que l'on y avait intéret. Dans les réunions qui ont précédé cette manifestation, les anticléricaux, les calotins franc-maçons avaient fait assez de battement sur notre ami Ferrer ; ils nous l'avaient présenté comme un républicain, alors qu'il était anarchiste et on en profita pour faire une campagne électorale et anticlérical.

La manifestation du 17 fut permise, parce qu'aux révolutionnaires, aux anarchistes, aux syndicalistes étaient mêlés des anticléricaux, des bourgeois de toute sorte. Il fut malheureux de constater que nos amis comptaient avec ces fripouilles. Ils semblaient oublier que si, en Espagne, on assassinait, au nom de la réaction monarchique et moncale, en France, on fusilla au nom de la troisième République, radicale, socialiste, franc-maçonique.

Au contraire, la manifestation du 1<sup>er</sup> Mai est purement, spécifiquement ouvrière. Les bourgeois prennent bien garde de ne pas y prendre part. Et si l'on a menacé de fusiller, c'est que l'on sait que les brutalités des vaches lépinées n'auraient pas été sans déchaîner les colères de nos amis et qu'ils auraient répondu du tac au tac.

Son excellence le rénégal Briand n'a aucun intérêt à ce genre de manifestation.

La manifestation a été ratée parce que les ouvriers, sous l'impression des notes parues dans la grande presse ont eu la frousse, il faut bien le dire.

Quant à l'attitude de Luquet, elle laisse croire qu'il avait pris le mot d'ordre chez ses patrons ; à la rédaction de l'Humanité.

A mon avis, les socialistes avaient peur de la manifestation au bois de Boulogne ; ils se disaient que s'il y avait massacre, leurs combinaisons électorales échoueraient. Ils se voyaient forcés de lâcher les radicaux au 2<sup>er</sup> tour et de reprendre leurs positions de combat sur le terrain socialiste.

Ce la cuisine électorale, les tripotages politiques passent avant toute autre chose, chez les socialistes. A force de vouloir conquérir, ils sont vaincus. Et aujourd'hui, la lutte de classes est disparue, on ne voit que par le Parlement et rien que par lui.

Espérons qu'à l'avenir, nos amis de l'Union des Syndicats et de la C. G. T. seront plus clairvoyants et ne se prêteront pas aux manœuvres des politiciens gérés Luquet et autres.

Nous aurons la rue, lorsque nous serons assez énergiques, et que, laissant les intimidations de nos dirigeants de côté, nous aurons les armes nécessaires pour y descendre.

Les manifestations ouvrières ne s'autorisent pas, elles ne se décident pas huit ou quinze jours à l'avance pour que l'on ait le temps d'apeurer le public. Elles s'organisent spontanément comme celle de l'affaire Ferrer, pas la pacifique, bien entendu, et les gouvernements n'ayant pas eu le temps de faire leurs préparatifs et d'armer les combattants, nous pouvons y aller.

C'est, je crois, le seul moyen aujourd'hui que ce 1<sup>er</sup> mai nous serve de leçon pour nos manifestations futures.

H. C.

## PROPOS D'UN PAYAN

## Comment vote la Campagne

Peut-être ne serait-il pas de trop de jeter un coup d'œil en arrière, d'interroger le passé, pour se rendre compte de la mentalité paysanne et établir ainsi la genèse du profond dégoût de la politique et des politiciens que manifeste à l'heure actuelle l'habitant des campagnes.

Sous l'Empire, le paysan vota pour les candidats officiels. Le coup d'Etat de décembre fut, dans le Midi, le Sud-Ouest et dans certains départements du Centre, suivi d'une tentative de jacquerie dirigée — qu'on le veuille ou non — contre les biens des riches, contre la grande propriété foncière. Ce soulèvement promptement réprimé par l'arrestation en masse des insurgés et par leur déportation en Afrique, jeta dans les bras du démembrisseur nobles et bourgeois ruraux. Mais ces derniers n'acceptèrent Bonaparte que comme un pis aller, ils le subirent ou s'en contentèrent faute de mieux.

Sans doute, en haine des richards, et surtout des nobles, le paysan se rallia au régime impérial. Il est bon de dire que ce régime fut largement favorisé par les circonstances. Les produits du sol se vendirent à bon prix. La construction des voies ferrées et des routes ordinaires, à peu près manquantes à la gargamelles des richards apeurés.

cette date, ouvrirent à la production agricole des débouchés nouveaux. Les traités de commerce de 1860 aidèrent largement l'expansion économique qui résultait de cet état de choses. Il y eut dans les campagnes un certain bien-être.

La débâcle survint. L'Empire croula à Sedan. De défaite en défaite, on arriva à la conclusion de l'armistice et à la convocation de l'Assemblée nationale.

Le 8 février 1871, les paysans votèrent pour la paix. L'Assemblée — issue d'un jour de malheur — fut monarchiste, les républicains avec Gambetta voulant la guerre à outrance. Mais à toutes les élections partielles, les paysans votèrent pour la République.

Et l'on vit ce fait : une Chambre royaliste essayant vainement de rétablir la Royauté et, en fin de compte, accueillant d'une Constitution républicaine.

C'est que, les républicains d'alors, même les paysans, n'étaient pas les fausses couches et les avortons que sont les républicains d'aujourd'hui, après quarante ans de République. Les vieux de la Jacquerie de 52 n'étaient pas morts, et ils étaient prêts à sauter à la gargamelles des richards apeurés.

La République de leurs rêves, c'était autre chose que l'horrible ragougnasse qu'on nous a servi depuis, sous cette étiquette. La République, c'était l'ascension du pauvre monde, les griffes et les dents rognées aux puissants et aux messieurs.

Malheureusement, toute cette énergie révolutionnaire allait s'émuover dans l'action électorale. Les républicains, une fois de plus, allaient lâcher la proie pour saisir l'ombre.

Les élections de 1878 furent républicaines. Je me rappelle avec quel enthousiasme nous accueillîmes dans mon pâtelin la victoire du candidat républicain, 65 voix de majorité sur 250 électeurs. Nâis que nous étions, comme nous allions déchanter.

Cette Chambre fut dissoute par le maréchal de Mac-Mahon et par le Sénat où s'étaient cantonnés les représentants des régimes déchus. Les vieux de mon âge se souviennent de cette période de réaction connue sous le nom de Seize-Mai et de la pression officielle en faveur des candidats monarchistes. Peine perdue, le 13 octobre 1877, les tenants du passé étaient par terre et tout espoir de restauration monarchique définitivement balayé.

Les déceptions commencèrent. La nouvelle couche de politiciens, connus sous le nom d'opportunistes, se jeta dans le lit tout chaud des combes et des barons, sans même prendre la précaution de changer les draps. Les disciples de Gambetta et de Ferry organisèrent la curée. Le peuple n'eut rien de rien, sinon des impôts et des expéditions coloniales, la Tunisie, le Tonkin, Madagascar, le Dahomey, entreprises pour le compte des gens de proie de la finance. Comme résultat de son ardeur républicaine, c'était plutôt maigre.

La crise boulangiste surgit. L'enseignement à l'école des éléctions de Dérôlède avait amené à la surface une génération de chauvins imbéciles et de revanchards épileptiques. Le mécontentement fit le reste et la République opportuniste fut à deux doigts de sa chute.

C'était en 1889. Le paysan vota pour la République. Il avait vu à la queue du cheval noir du célèbre général les curés et les nobles, il marcha encore et sauva de la débâcle l'opportunisme, mais déjà les clairvoyants pouvaient voir que la foi s'en allait, que le paysan ne votait plus que par habitude, que sa confiance dans le bulletin de vote était véritablement morte.

Plus tard, après les opportunistes engrangés sont arrivés les radicaux familiques. Le paysan, en votant pour eux, vota surtout contre les fonctionnaires à plat-ventre devant les opportunistes, comme ils le sont aujourd'hui devant ces mêmes radicaux.

Telle est, en quelques lignes, l'odyssée assez lamentable des voies paysannes. Aujourd'hui, l'homme des champs, déçu dans ses espoirs, n'ayant vu venir que des charges nouvelles et la confiscation graduelle de ses libertés locales, se tâte. Il perd la foi en les moyens électoraux, il n'a plus peur des pillards et des partageux, le spectre rouge ne l'épouvante plus.

L'heure n'est-elle pas propice pour aller à lui, pour lui dire que l'inaction électorale doit être lâchée d'un cran et qu'il est temps de faire de l'action directe ?

Voilà encore un mot qui, dénaturé, sera aujourd'hui épouvanter à gogos, comme jadis le mot de partageux, et pourtant quelques minutes de réflexion suffisent à démontrer qu'il n'a rien d'épouvantable.

L'action directe, c'est faire soi-même ses affaires au lieu de les confier à autrui. En me mettant moi-même aux manches de la charrue, je suis à peu près certain que le champ sera labouré et prêt à recevoir la semence.

Il faut arriver à grouper économiquement les habitans des campagnes, car si nous ne le faisons pas d'autres le feront. Déjà les curés et les riches, ceux qui furent battus politiquement en octobre 1877, songent à prendre leur revanche ; ils constituent partout des coopératives et des syndicats dirigés par eux et où les travailleurs des champs marchent à leur remorque et leur servent d'escabeau. Eh bien ! les cultivateurs pour de vrai : petits propriétaires, fermiers et métayers de petite culture n'ont pas besoin de richesses, ils peuvent se grouper seuls pour les avantages immédiats qu'ils retirent de leurs associations, tandis que les grands terriens ne peuvent rien faire sans le secours des hommes de la glèbe.

Coopératives et syndicats peuvent être des institutions d'action directe. Mais comme je viens de le dire, il importe que ces groupements aient un caractère de classe et ne se laissent pas submerger par les grands propriétaires. Ils pourraient alors traiter directement — du producteur au consommateur — avec les institutions similaires des ouvriers industriels. Les revendications ouvrières, j'ai eu l'occasion de le prouver, ne gênent pas le paysan s'il sait le comprendre : elles augmentent la capacité d'achat de l'ouvrier et favorisent par conséquent l'écoulement des produits agricoles.

Nous verrons, dimanche, s'il n'y aurait pas moyen de faire encore mieux.

Le Père Barhassou.

## Comité antiparlementaire

Notre camarade Grandjouan, secrétaire du Comité, maintenant dissous, nous remet le bilan des dépenses et des recettes dudit Comité que nous publions ci-dessous :

Recettes au 2 mai 1910

Souscriptions reçues au secrétariat :

1 <sup>re</sup> liste	121 50
2 <sup>e</sup>	104 "
3 <sup>e</sup>	217 85
4 <sup>e</sup>	245 65
5 <sup>e</sup>	372 85
6 <sup>e</sup>	209 25
7 <sup>e</sup>	370 15
8 <sup>e</sup>	356 50
9 <sup>e</sup>	309 15
10 <sup>e</sup>	379 45
	2.776 25

Souscriptions reçues par les "Temps Nouveaux"

1 <sup>re</sup> , 2 <sup>e</sup> , 3 <sup>e</sup> , 4 <sup>e</sup> et 5 <sup>e</sup> listes ensemble	114 60
Par Louis et Paco Libereco	35 45

Par le "Libertaire"

11 mars	42 15
18 mars et 15 avril	24 85
12 avril	96 "
13 avril	24 25
17 et 18 avril	83 75
21 avril	93 75
26 avril	81 70
	446 40

Par la "Guerre Sociale"

21 mars	123 85
29 mars	55 "
12 avril	96 85
18	175 50
23	63 90
	515 10

Pour mémoire :

Facture soldé Dangon	904 "
	4.791 80

Dépenses au 2 mai 1910

1 <sup>re</sup> fact. Dangon	100.000
Laisant	370 "
2 <sup>e</sup> fact. Dangon	50.000
Krach	750 "
3 <sup>e</sup> fact. Dangon	10.000
Krach	156 "
4 <sup>e</sup> fact. Dangon	150.000
Appel aux travailleurs	555 "
5 <sup>e</sup> fact. Dangon	10.000
Appel aux travailleurs	43 "
	1.874 "

Facture Villeneuve

20.000 affiches col. "Ne Votons Plus"	435 "
2 <sup>e</sup> facture Villeneuve	2.000 affiches doubl. col.
"Ne Votons Plus"	220 "
3 <sup>e</sup> facture Villeneuve	52.000 journ. le "Quinz'
Mill'	335 "
	990 "

Facture imprimerie lithographique, 10.000 affiches illustrées

3 couleurs	398 "
Facture l'Essor, 1 <sup>re</sup> circulaire et en-tête	30 "
Facture Multicopiste	5 "
Facture photographie moderne clichés du "Quinz' Mill"	36 15
Location de la salle de l'Egalitaire	40 "
Solidarité au syndicat des co-loristes	30 "
Frais de projections (24 avril)	82 75
Voyage d'un conférencier (non encore remboursé)	50 "
Frais d'expéditions par le "Libertaire"	618 25
Correspondance secrétariat	76 50
Frais de bureaux	29 20
Frais de déplacements	20 10
Feuilles de postaux et timbres d'envois	201 50
Journées d'expéditions	95 50
Frais supplémentaires	41 55
Librairie portée dans les souscriptions	23 25
Rendus et divers	19 65
	4.651 35

Réduction prévue

Espèces en caisse au 2 mai	4 "
	136 45

Grandjouan.

L'indispensable propagande

Certes, tous les mouvements, quels qu'ils soient, peuvent être et sont, évidemment, une source de considérations utiles au développement des idées ; ils comportent, en eux-mêmes, des enseignements.

La journée du premier mai aura, dans ce sens, été féconde ; elle aura d'abord dissipé toute équivoque sur le malandrin qui nous gouverne, si toutefois l'équivoque pouvait encore subsister chez quelques-uns. Qu'ils s'appellent Constant ou Dupuy, Clemenceau ou Briand, les gouvernements sont, de par leur position, des ennemis de la classe ouvrière consciente ; toujours, ils mèneront, par tous les moyens en leur pouvoir, les mouvements de révolte qui, par instants, secouent forcément les exploiteurs. Un sanglant premier mai, sous Briand, aurait été la continuation très digne de la tradition gouvernementale qui a déjà inscrit dans ses annales modernes et républicaines, de Fournies, à Saint-Denis, un nombre très respectable d'assassinats ouvriers.

Mais il ne suffit pas de constater les faits ; il faut aussi en rechercher les causes et les remèdes. Pour ma part, sans délaisser aucunement la propagande anarchiste et syndicaliste, dont je suis un fervent adepte, je crois que la besogne indispensable, aujourd'hui, c'est l'éducation de la jeunesse.

Nous verrons, dimanche, s'il n'y aurait pas moyen de faire encore mieux.

Le Père Barhassou.

Quoi de plus triste, de plus enrageant, en effet, que le spectacle qui nous est offert, les jours de manifestation, avec ces jeunes gens, ouvriers d'hier, exploités de demain, et qui, vêtus d'un vêtement ridiculement bariolé, le plus souvent de rouge, comme le symbole de l'acte sanguinaire qu'ils vont accomplir, s'en vont, abrutis, démolisés, sans savoir pourquoi, châtier ces "énergumènes" de révolutionnaires qui se permettent de troubler l'ordre.

Demandez-leur pourquoi ils sont là, quelle est leur véritable besogne, ils n'en savent rien ; ils sont la parce qu'on les y oblige. Ils n'ont qu'un souci à attendre la classe pour rentrer au foyer.

Si les ouvriers sont bien sages, les malheureux soldats sont encore là pour remplacer les grévistes dans leur travail ; ils font œuvre de faux-frères, de jaunes, de lâches ! N'y a-t-il pas le conseil de guerre et Biribi qui sont là, tout prêts, pour réduire à merci celui qui voudrait s'obstiner à rester un homme sous l'uniforme.

C'est pourquoi la propagande antimilitariste est une des plus importantes et des plus pressantes à mener ; et pour qu'elle porte ses fruits, il faut atteindre les jeunes, il faut qu'elle soit faite par les jeunes eux-mêmes, les premiers intéressés.

C'est ce qu'ont pris les jeunes camarades qui ont pris l'initiative de former, dans le département de la Seine, une Jeunesse Révolutionnaire.

Ce regroupement, qui ne perd pas son temps et ne s'épuise pas dans les luttes électorales, marchera courageusement, énergiquement, contre le militarisme et combattrà à outrance le préjugé de patrie qui l'engendre.

Son appel s'adresse à tous les jeunes pour qu'ils viennent avec nous, qu'ils soient socialistes ou libertaires et anarchistes. L'essentiel est que, révolutionnaire et pensant qu'à côté des questions générales, il peut y avoir possibilité, pour tous, de s'entretenir pour mener la lutte contre une institution l'armée, qui est entre toutes un obstacle à l'émancipation de la classe ouvrière.

Cet appel sera-t-il entendu ? Nous voulons l'espérer ; d'autant que son action éducative embrassera toutes les institutions qui soutiennent en ce moment la société marâtre qui nous opprime.

La Jeunesse Révolutionnaire aura à cœur de se grouper nombreux et puissants pour soutenir nos camarades plus âgés dans leurs luttes, pour permettre à nos aînés de fonder sur elle les plus grandes et les plus légitimes espérances d'émancipation ouvrière !

Francis Rey.

## Vendus et Mouchards

Nous prions les camarades qui ont pris part à la dernière agitation électorale de nous faire parvenir les coupures des journaux, notamment socialistes, qui ont employé contre les abstentionnistes et les antiparlementaires le vieux cliché connu : Vendus et mouchards.

Les camarades sont priés, s'ils n'envoient pas les journaux mêmes, mais seulement les coupures, de les accompagner du titre du journal et de la date.

Enfin, s'ils le peuvent, qu'ils envoient tous les renseignements, tous les faits et anecdotes sur la conduite des politiciens envers les amis qui les combattent. Des camarades se chargeront de grouper ces faits et de les publier ultérieurement dans une étude.

N.B. — Tous les envois concernant cette enquête devront être adressés à *Libertaire*, 15, rue d'Orsel, avec cette mention : « Pour l'Enquête politique ».

## L'Agitation

CHARLEVILLE

### L'ŒUVRE D'UN PARLEMENTAIRE

La conduite de Grenoble qui fut faite à Montherné, pendant la campagne électorale au député socialiste Poulin a montré qu'il a perdu l'estime de ceux qui, il y a seulement 4 ans, le portaient en triomphe.

Ce n'est pas seulement l'intervention scandaleuse qu'il fit à la Chambre au sujet de l'indemnité parlementaire qui a dégoté les socialistes ardennais de leur député. M. Poulin a d'autres faits à son actif qui dénotent de la part d'un socialiste une singulière mentalité.

En 1902, je crois, les ardoisières de Harcy-Rimogne fondaient une coopérative de production. Les travailleurs de la région s'empresseront d'apporter leur obbole pour la faire vivre. Les syndicats, les cercles d'études, les coopératives de la région avaient apporté leur modeste part également. Ceci joint aux quêtes, aux souscriptions, aux tombolas et, enfin, une subvention de l'Etat donna environ 200.000 francs, capital nécessaire pour l'exploitation de l'ardoise. L'argent manquait donc point.

Avec moins on aurait pu assurer le succès d'une entreprise de ce genre. Pourquoi celle-là s'estroula-t-elle ? C'est très simple, c'est parce que la plupart de ceux qui l'administraient pensaient surtout à s'en servir pour la politique, avec l'appétit et l'orgueil communs à tous les arrivistes de la Social. *Lucullus*.

Et à ceux qui ont colporté que c'est la faîneantise des ouvriers que la faillite est due, je répondrai que c'est particulièrement la mauvaise administration du sieur Rieux qui, tantôt contre, tantôt avec Poulin, pensait plutôt à se piquer le nez qu'à payer ses ouvriers.

Si M. Rieux excuse aujourd'hui Poulin, c'est qu'il y a encore quelques combinaisons nouvelles que, tout ou tard, nous finirons par découvrir.

C'est d'ailleurs la comédie que jouent journalement nos politiciens. S'agit que vous formulez des accusations, vous êtes un menteur, et si vous fournissez des preuves, vous êtes un faussaire. Mais, malgré Rieux et ses amis, il n'en est pas moins vrai que l'ardoisière ouvrière est remplacée par une ardoisière capitaliste avec un socialiste à la tête.

La nouvelle exploitation appartient à des bourgeois. A la place des actions de 25 et 50 francs, c'est par 500, 1.000 et 10.000 francs que les uns et les autres sont soumis.

Pour avoir décidé ces souscripteurs bourgeois à entrer dans cette société, quelques promesses ont dû être faites ?

Sans dout des faveurs, des décorations, qui se distribueront ou qui sont distribuées. Détail amusant : dans les Ardennes tous les maires socialistes ont été décorés par Millerand ! Je croyais que c'était contraire à l'esprit socialiste.

Et comment Poulin a-t-il pu se procurer les 190.000 francs placés par lui dans cette exploitation ? Lui qui, lors de son entrée au Parlement, traînait la savate et fut l'objet d'une saisie mobilière ?

Comment se fait-il que Poulin compose avec le sénateur réactionnaire Géraud, lui qui jadis avait tant de mépris pour ceux qu'il appelaient les sales Bourgeois.

C'est très facile à expliquer. C'est que lui-même l'est devenu, par la bêtise de ses électeurs. Ainsi les désespérés auxquels il donnait autrefois le conseil de faire disparaître avant de mourir un de ceux qui étaient la cause de leur suicide pourraient commencer par lui.

Poulin était d'ailleurs, à Charleville, le candidat de la préfecture. La preuve en est dans le silence que le journal officiel du gouvernement, le *Petit Ardennais*, a fait sur Poulin alors qu'il faisait la guerre aux autres socialistes de la région. Il faut bien que les services rendus se paient. Bref on ne saurait mieux démontrer les méfaits du parlementarisme qu'en citant le cas Poulin.

Quant à l'ardoisière de Harcy-Rimogne, c'est pour les travailleurs des Ardennes un vol manifeste, un petit Panama, car leurs actions souscrites pour former le capital primitif sont perdues, puisque la déchéance de la coopérative ouvrière a été prononcée.

Voilà l'œuvre d'un parlementaire socialiste ; ce n'est d'ailleurs pas tout : nous y reviendrons. Il faut que la classe ouvrière ardennaise soit éclairée à fond sur ce disciple de Briand. Car vous n'êtes autre chose. Monsieur Poulin, qu'un capitaliste et un traitre au parti socialiste.

Un Sanglier.

BEZIERS

La fuite de Niel

La campagne de « principe » menée par notre personnage, dont le sonci dominant fut manifestement de ménager Lafferre,

s'est terminée par une débâcle. Pense donc ! n'obtenir que 2.600 voix, après trente réunions, dans une circonscription où, il y a quatre ans, le socialiste Cachin en obtint plus de 7.000 au premier tour et 10.000 en ballottage, c'est pour un vaniteux et un bavard, qui s'imagine n'avoir qu'à paraître et parler pour que les faits s'ordonnent selon sa fantaisie, la pire des échecs. Et je conçois fort bien que Niel en soit sérieusement affecté.

Cela explique peut-être qu'il ait perdu la tête au point de se désister en faveur du concurrent de Lafferre, après avoir dix jours auparavant rendu hommage à la sincérité et à la probité politique de celui-ci. Quand je dis « cela explique », je mets beaucoup de bonne volonté, énormément, à accepter une situation paradoxale. Car enfin, il est un peu étonnant — oh ! très peu ! — qu'on rende un homme responsable d'une politique de sectarisme, de chapelle, de tyrannie, de favoritisme et de corruption, quand on a toujours évité jusqu'à là ne rien dire qui puisse lui déplaire. Il en est qui attribuent cette brusque volte-face à l'intervention de quelques bulletins bleus. Oh ! les infâmes ! Une pairelle supposition ! Non, non, nous n'en croyons rien ! Nous avons une trop haute opinion de la moralité de Niel pour admettre — fût-ce le cinquième d'une seconde ! — cette abominable hypothèse. La représentation proportionnelle a simplement touché de sa grâce. — A. L.

### Un secrétaire de B. du T. modèle

C'est le notre. Son cher Niel parti, il se mit à propagander activement pour Lafferre, qui a fit ostensiblement, en monsieur maître ou ses amis immédiats. Et son maître fut si indécile que, le soir du 8 mai, se trouvant avec un syndiqué de l'habillement et un ami de celui-ci, le tailleur lui dit :

— Je ne voterai jamais pour Lafferre, pour l'homme qui a constamment approuvé Clemenceau et les massacres de Raon-l'Elape, Nantes, Narbonne.

A cette déclaration prononcée d'une voix vibrante, M. Clodoché, notre homme, répondit par cette phrase digne de passer à la postérité :

— Tu as encore de ces préjugés...

L'ami intervint et laissa tomber ces quelques mots d'un ton méprisant :

— Très bien. Tu auras bientôt ton os.

Et là-dessus, ils partirent tous deux, laissant notre secrétaire à son rêve d'une sincérite prochaine, plus profitable que sa fonction actuelle.

M. S.

### MONTCEAU-LES-MINES

#### Le Premier Mai

Comme les années précédentes, le syndicat des mineurs avait organisé une manifestation et une réunion publique, à l'occasion du premier mai.

Cette fois-ci, comme cela tombait un dimanche, la manifestation fut plus importante que d'habitude, car plus de 4.000 personnes défilèrent dans les principales rues de notre ville, dernière trois ou quatre longues, dont l'une tricolore, celle du syndicat des ouvriers maçons, les autres rouges.

Aussitôt après cette procession pacifique, eut lieu la conférence annoncée.

Après quelques mots du réformiste Merlet, l'ami des Basly et Lamendin, le citoyen Quinzeuil Bouvier prit la parole. Nous fumes étonnés que ce ne fut pas lui entendre parler des travaux parlementaires, comme il le fait habuellement dans chaque réunion syndicale ou politique. Est ce parce qu'il sentait qu'il y avait là le délégué de la C. G. T., le camarade Dumas, secrétaire de la Fédération de l'ardoise.

Le tout fut suivi par un discours de nos quinzaines à propos des préventions lois ouvrières. Il démontre que le premier mai ne doit pas être une fête du travail comme le prétendait un moment avant Bouvier, mais un jour de protestation contre la société capitaliste, un jour de revendications ouvrières. Il nous parla ensuite de la grève générale, de l'action directe, de la justice militaire, au sujet de l'assassinat d'Arnoux et de la condamnation de Roussel.

Nous vurons : la Forêt, la Roche de la Reine Amélie, la Roche-Eponge, le Calvaire, la Tour d'Ennecourt, l'Elang des Carpés, les Partières, le Château, la Salle de Francois 1<sup>er</sup>, les Appartements du Pape Pie VII et de Napoléon 1<sup>er</sup>, la Salle d'Abdication, la Cour d'honneur et des Adieux.

Notre groupe n'étant pas subventionné par l'Etat, nous prions les camarades s'intéressant à notre campagne de nous venir en aide. Les inscriptions seront reçues au *Libertaire*.

Nous Family. — Coopérative de vacances et d'éducation populaires. — Vendredi 13 mai, de 8 à 9 heures du soir, au Restaurant Coopératif 10, rue Rampaill, Conseil-Permanence, où seront reçus les cotisations des personnes inscrites pour l'excursion de la Pentecôte.

Dimanche 15, *Voyage à Fontainebleau*. — On sait combien sont généralement coûteuses les excursions à Fontainebleau. Aussi c'est avec un grand plaisir que nous répondons au désir de tous nos sociétaires qui ont fait avec nous, l'an dernier, une excellente promenade dans la pittoresque Forêt, à un prix très raisonnable.

Chaque groupe des arrondissements non désignés sont priés d'envoyer un délégué.

Groupe des anciens disciplinaires. — Le groupe des anciens disciplinaires n'organise pas de réunion cette semaine, mais convie tous ses amis à assister à celle donnée par la Jeunesse Révolutionnaire du 15<sup>e</sup> arrondissement, qui aura lieu vendredi 13 mai, 7, rue Tréteigne (18<sup>e</sup>).

Notre groupe n'étant pas subventionné par l'Etat, nous prions les camarades s'intéressant à notre campagne de nous venir en aide. Les inscriptions seront reçues au *Libertaire*.

Notre Famille. — Coopérative de vacances et d'éducation populaires. — Vendredi 13 mai, de 8 à 9 heures du soir, au Restaurant Coopératif 10, rue Rampaill, Conseil-Permanence, où seront reçus les cotisations des personnes inscrites pour l'excursion de la Pentecôte.

Dimanche 15, *Voyage à Fontainebleau*. — On sait combien sont généralement coûteuses les excursions à Fontainebleau. Aussi c'est avec un grand plaisir que nous répondons au désir de tous nos sociétaires qui ont fait avec nous, l'an dernier, une excellente promenade dans la pittoresque Forêt, à un prix très raisonnable.

Chaque groupe des arrondissements non désignés sont priés d'envoyer un délégué.

Groupe des anciens disciplinaires. — Le groupe des anciens disciplinaires n'organise pas de réunion cette semaine, mais convie tous ses amis à assister à celle donnée par la Jeunesse Révolutionnaire du 15<sup>e</sup> arrondissement, qui aura lieu vendredi 13 mai, 7, rue Tréteigne (18<sup>e</sup>).

Notre Famille. — Coopérative de vacances et d'éducation populaires. — Vendredi 13 mai, de 8 à 9 heures du soir, au Restaurant Coopératif 10, rue Rampaill, Conseil-Permanence, où seront reçus les cotisations des personnes inscrites pour l'excursion de la Pentecôte.

Dimanche 15, *Voyage à Fontainebleau*. — On sait combien sont généralement coûteuses les excursions à Fontainebleau. Aussi c'est avec un grand plaisir que nous répondons au désir de tous nos sociétaires qui ont fait avec nous, l'an dernier, une excellente promenade dans la pittoresque Forêt, à un prix très raisonnable.

Sous aucun prétexte, il ne sera reçu d'inscription le jour du départ.

En cas de mauvais temps, le prix de l'excursion sera remboursé aux personnes présentes à la gare. Il leur sera offert, le jour même, une intéressante visite gratuite, à Paris.

Groupe de propagande et d'action révolutionnaire du 10<sup>e</sup>. — Le groupe anti-parlementaire du 10<sup>e</sup> s'est transformé en groupe révolutionnaire. Nous faisons appel à tous les révolutionnaires du 10<sup>e</sup> afin de se réunir au sein d'un même groupe, qui intensifie la propagande anti-parlementaire, antimilitariste et anticapitaliste.

A cet effet, le groupe organisa des causeries, réunions, conférences, meetings et manifestations.

Réunion mardi 17 mai, à 8 h. 30 du soir, 204, rue Saint-Maur.

mande d'orateur, il envoie un camarade libertaire.

J. Blanchon.

Je lis dans le dernier numéro de la *Voz du Peuple* un petit compte rendu sur le 1<sup>er</sup> mai, à Montceau, qui n'est pas très juste. Le citoyen Ducarouge n'assista pas à la manifestation pas plus qu'à la réunion, étant occupé à préparer sa prochaine élection pour le scrutin de ballottage, ce qui était bien plus intéressant pour lui !

J. B.

NEVERS

Toujours la popote électorale. Dans la 2<sup>e</sup> circonscription de Nevers, deux candidats étaient en présence : Roblin, socialiste uniifié, et Bertoux, qui soutenait toute la réaction, ainsi que la radicale Tribune, tout en ayant une certaine popularité.

Or, ce dernier fut mis en ballottage, et son concurrent socialiste, qui avait le plus de succès, fut élu. Le résultat fut mis en ballotage, et son concurrent socialiste fut élu.

Cela après avoir vu l'organe du M. Massé soutenir la candidature du réactionnaire Bertoux : le citoyen Roblin le niera-t-il ?

Gandon.

GRAND MONTBOURG

Université des Egalitaires, 115 route d'Orléans

— Dimanche 15 mai, à 4 heures du soir, conférence contaditoire. Sujet : Formation d'une école d'orateurs. Programme des Egalitaires par Bonnery, Leveque, Souty et Josseray.

2<sup>e</sup> « L'antiparlementaire » volard. Ferrière est prié de venir expliquer sa conduite.

Pour le Comité d'organisation  
Ferrière, Colange, Rimbaud, Brillon, Nauzert, Jacquier.

LEVALLOIS-CLICHY

Groupe d'éducation et d'action, anciennement groupe révolutionnaire antiparlementaire.

Réunion le vendredi 1<sup>er</sup> mai, à 9 heures, 51, rue Cormeille, Levallois.

Le groupe fait un pressant appel à tous les camarades qui s'intéressent à l'agitation contre les bagnes militaires et à l'action révolutionnaire.

GRAND MONTBOURG

Causeries populaires. — Les camarades sont informés qu'un regroupement en camaraderie, où toute politique et tout corporalisme sont exclus, se forme dans la région.

La première causerie par un camarade aura lieu jeudi 15 mai, salle Danger-Jouis, 79, avenue de la Reine.

Les travailleurs doivent venir nombreux : ils s'instruiront et, partant de là, avanceront leur émancipation.

PONTISTE

Groupe d'Etudes sociales. — Réunion du groupe le samedi 14 mai, à 8 h. 30, au siège social, 14, rue de la Cour (place du Grand-Marcroy).

AIX-EN-PROVENCE

Groupe d'Education libre. — Tous les camarades du groupe sont invités à assister à la réunion de samedi 15 mai 1910. Causerie-discussion par un camarade militaire.

Bar Brissac, rue Saint-Laurent.

LYON

Les camarades cordonniers du coussi-main de commandement sont priés de ne pas se diriger sur Lyon, où la grève a éclaté le 15 mai, et menace de se généraliser. Les camarades sont également invités à veiller à ce que leurs patrons ne leur fassent point faire le travail des copains lyonnais.

MONTCEAU-LES-MINES

Groupe révolutionnaire. — Réunion dimanche 15 mai, à 2 heures du soir, salle Gaudant, à la Sainte-Soline.